

Teatro do Mundo

Teatro e Violência
Theater and Violence

Titulo

Teatro do Mundo
Teatro e Violência

Edição

Centro de Estudos Tetrais da Universidade do Porto
Centro de Literaturas e Culturas Lusófonas e Europeias

Capa

Cristina Marinho

Impressão e Acabamento

Tipografia Fonseca, Lda. - Porto

Tiragem

20 exemplares

Depósito Legal

439138/18

ISBN

978-989-95312-9-1

Os artigos publicados são da inteira
Responsabilidade dos respetivos autores

La France est morte vive la France

Cátia Carvalho

Cristina Marinho

Université de Porto

*Day once dawned*¹⁴¹



La Belle Personne met en abyme le *theatrum mundi* que *La Princesse de Clèves* de Madame de Lafayette aurait librement inspiré à Christophe Honoré en 2008; les cours du roi, du lycée, dont Molière dégagerait les sens de la vie et de la mort, du crépuscule et du baiser, rassembleraient l' espèce humaine hors

141

<https://youtu.be/Q2JjPDz3EE>

Nick Drake, *Fom the morning*

tout temps, pourtant à l'insu d'une existence trop concrète, sur un plateau éthéré de transition et de croissance. Moins privilégié que l'impassible Lycée Henri IV, fier de ne pas se remettre en question afin de régner, presque à côté du silence de Louis le Grand, notre monde des grands en évolution à l'intérieur de l'instabilité naturelle de l'enfance à peine quittée se représenterait, donc, dans la conscience de la tension entre notre vocation éternelle et la chute à laquelle personne ne saurait échapper avec joie. Trop littéraires pour se

And it was beautiful

vouloir superbes et inaltérables, au-delà de la science raide qui résout toujours toute guerre de religion, ces simples acteurs, par nature à se dépasser eux-mêmes, pour avoir absolument hérité le soleil, semblent regretter, dès leur sérieuse naissance, l'impossible avenir dans ce qu'ils préféreraient ne pas avoir à vivre afin de se bâtir une vie. Endeuillée, Junie s'avère la crise, celle de la perte, celle d'une mère, à l'origine de sa fuite, après une comédie aux larmes, dont l'engagement sans force et l'aventure dépourvue l'invitent à la contemplation: son nom s'

inscrit dans la souffrance du partage inévitable selon les pulsions de tous envers tous, une sorte d' expérimentation de l' avenir plus juste que l' erreur diminuerait jusqu' à ce qu' on grandisse hors les murs défrichant les vraies routes à peine entrevues. La quasi belle mademoiselle serait blasée, un corps inanimé dans son effort de tendresse sans issue, sa faute et son veuvage l'auraient perdue, celle, que Néron voudra et que Britannicus épouserait, échappe volontiers à la routine dont l' Italie éveille les sens que des poisons auront à parfumer sans cesser d'être létaux et sincères. La décomposition de la vie dans des disciplines qui contiendraient les orientations du monde constituerait le fragment d' existence accordé à chaque être, dans un cadre social de coïncidence vers la possibilité de partage d' un destin. Renfermés sur ces murs de ce qui nous est accordé, en lui-même, en partie, une conséquence ou même un choix, tous se meuvent sous l' autorité d' un canon plus ou moins vraiment remis en question et dans la conscience tacite, réinterprétée diversément, du privilège consentant ces jeux joués souvent en dilettant en vue de la réinvention. Brisés et par l' impunité enfantine, hier la sienne, au fond vivant la veille encore au sein de l' invention, ultra-consciente et non sans faute comprise, et

par la coulée des nouveaux jours qui en découlent à peine sous un signe total de douleur et de plaisir et d' épreuves, ils traînent, s' adaptent selon la proportion de chaque expérience, d' après le talent, la grâce de chaque individu : l' expérimentation s' avèrerait l' antipode de l' excentricité, pile et face dont le métal, une lame de couteau, fondrait le danger, qui prévaut, du double, faute d' unité, le visage de Dieu. La première interpréterait, donc, un éventail de simple grossièreté humaine, finalement l' échec de la deuxième, dans le flou de la contamination mutuelle que seules l' exception ou la résurrection dévoileraient. Dans l' art ou la mort résiderait la cime, par leur intensité, de la révélation du sens vital (aussi critique) à suivre comme

A day once dawned from the ground

un art français de vivre que la fugacité des amours ne saurait épuiser dans le reniement effervescent de la responsabilité humaine pour la profondeur de chaque geste meurtrier, rédempteur envers l' autre qui nous bâtit et nous reflète. Chaque cours, chaque sentence de toute matière s' annulerait par l' incapacité tacite de

l' émetteur à illustrer l' impossible consistance de chacune de nos vies, à se faire respecter par une jeunesse, débussolée et avide de beauté, qui le giffle par le sarcasme d' une promiscuité non seulement reproduite mais aussi accrue jusqu' au sacrifice d' une simple bête se mourant dans la toile d' araignée universelle dont personne ne réussirait à être exclu. La frivolité, donc, de toute perte, dont le suicide même pas pleuré ne saurait cacher l' assassin glacial, la contingence de la survie quotidienne issue de la faiblesse compréhensible de nos petits plaisirs, des lacunes ainsi naturellement comblées, l' égoïsme général mêlant les pas vulnérables à la couardise qui ne dénoncera pas le beau nihilisme se perdent dans l' indifférence, s' anéantissent dans une tristesse majestueuse. Tous les garçons et les filles de mon âge, l' âge de plus en plus unique et prolongé dans l' impunité du calcul se confondant avec l' instinct, mériteraient de savoir reconnaître la tradition de la croix reniée par leurs maîtres, de la croix toujours passée sous silence, mais que tout petit signe à percevoir d' adorable humanité éveillerait : la dame vieillissant faute de baisers les comblant de tendresse, les jeunes amoureux prometteurs dans l' espace, le miroir l' un de l' autre, la vieille chanson dont la fillette sans innocence est nostalgique sans

pouvoir danser, l'attente dans l'espoir de la mère travailleuse et absente dans les rues de Paris contenant les regrets de sa fille, le travail pur des pommes de terre que l'énergie du jeune cuisinier affirme en tant que valeur quotidienne de l'éternité, un lit intact dans une impossible chambre d'hôtel de plus, du lin blanc que le sang a ici invisiblement souillé précédant le départ, l'écoute de l'annonce faite à l'ange dérouté, sans ailes, la souffrance, des adieux dans la solitude des itinéraires divergents dans la nuit, le dos tourné au petit ours, aux ombres jadis des demoiselles printanières, et la dignité sans larmes du pèlerinage nécessaire dont on ne se savait pas capable. Il s'initierait par la Littérature qui se passerait consciemment de l'exposition magistrale que sa musique rendrait nettement superflue et dont toute explication efficace constituerait un cynisme de plus dans le pêché endurci. Sa nature romaine renfermerait l'unité des croyants dans

Then the night she fell

la séduisance de la poésie et du chant virtuoses confondus nous soumettant au silence grave, mâle, de la découverte, à l'émotion incontrôlée, féminine, d'un deuil semant l'apprentissage

maternel d'un héritage que des changements triviaux n'exprimeraient point. Elle nous choisira ou nous rejettera sur sa route, dans l'atmosphère automatique des insensibles, par ses voix. Ceux qu'elle blessera seront ses élus, les esprits forts, et ils témoigneront de la portée de sa civilisation, elle ne pourra plus n'être qu'une discipline de plus que l'on touche même en spécialiste, elle révélera nos vies en mouvement par sa splendeur. Ceux qui mourront, et que nous avons sacrifiés, ne sauraient point accueillir la froideur de notre décadence que les faibles personnes subiront tout en aspirant à l'amour qu'ils croient avoir pourtant ainsi vécu. *Comme la pluie* expliciterait les limites moyennes dans ce qui aurait été littéraire s'il avait le talent de l'être, la petite tragédie sans forces de la pluie et du beau temps, de la caricature que l'on ne saurait pas refuser, qui nous effacera et dont on ne se souviendra pas, contiendrait la conscience de ce qu'elle n'est douloureusement pas, mais que la contemplation de son propre chagrin ne permettrait point de progresser ne serait-ce que vers *l'orage, une bagarre, un mélo, le noir. Toutes ces nuits à venir* nous effrayant tant qu'on attendra la nuit qui ne tombe toujours pas seraient la délivrance que l'on ne se permettrait pas d'anticiper car il fallait vivre toujours *quand on*

ne s' aime plus, /.../ Comme le sable glisse, /.../ Mais c' est trop demander hélas, /.../ Ces étoiles comme au temps de croire/ Tout un ciel en deuil de nous. Nous avons perdu la sainte pauvreté de tout perdre dans la contemplation simple de la beauté, l' esthésie étant elle-même douleur, mais c' est l' amour de l' autre et non de soi qui nous libérera; il ne sera point question, comme aujourd' hui, d'affreusement traverser la course, la vieille dame chastement dansera sur le vide généreux de son existence, sous la réflexion juvénile de ce qu' elle aurait pu être si elle savait l' être, *Elle était si jolie/ Que je n' osais l' aimer.* Ces deux pôles quasi littéraires divulguent l' action majeure dont ils constituent un état préparatoire des foules, le premier obéirait au principe de la gravité afin de s' ensevelir, le deuxième convertirait la fracture en respect de la tension précieuse que tout bonheur renferme sans pouvoir savoir l' avoir ainsi possédé, *Je ne l' oublierais jamais. Elle était trop jolie /.../ Elle fuyait ravie et l' aimer toute une vie, Tu ne pourras jamais promettre l' humble audace humaine de noblement aimer éternellement ce*

And the air was beautiful

que faute de noblesse l' on perd, *Oui mais elle est partie, / C' est bête mais c' est vrai*, car l' on a devant soi la femme d' Aragon, celle qui est l' avenir de l' homme qu' il, presque homme, en larmes, n' a pas osé vivre, *sa robe tourbillonne*, l' automne. La retraite serait, par conséquent, le parfait accomplissement, par paradoxe, de tout ce qu' on a pu vivre et que l' on vit toujours par le rayonnement de l' individuel vers tout et toute personne ; son choix ou son imposition, car la direction ne serait pas claire à un moment instable, constitueraient en eux-mêmes le salut dont la violence nous inflige l' examen nécessaire, perpétuel, l' apparent piétinement, jusqu' à ce que la beauté contemplée, l' action intérieure, puisse informer l' intervention, si l' on est appelé à blesser, pile et face de l' agression mondaine. Elle s' inscrit dans une proportion variable, personnelle du temps, peut être la disparition effaçant le sujet dans une existence discrète, reconnaît dans l' autre la possibilité de communication ou bien sa tragédie commune dont la parole serait au cœur. Cette habitation dans la transparence de *le vierge, le vivace et le bel* que nos jours déchirent sur *ce lac dur oublié hanté, un coup d' aile ivre des vols qui n'ont pas fui*, se bâtit sur le gel, condition fusionnelle, sorte de genèse de chacun jouant chaque réussite ou chaque

échec de synthèse pour n' avoir pas chanté la région où vivre. Elle, l' espace infligé, risque de se renfermer dans l' horreur du vol où le plumage est pris si le cygne magnifique d' autrefois ne dépasse pas le stérile hiver du mépris fondant l' exil du fantôme qui sans espoir, l' ennui resplendissant, se délivre par son pur éclat. Son silence contient le travail sur la disproportion de tout dialogue possible des adieux et de leur séparation concrète, le roman ne l' étant plus, pour en quoi faire ? dans cette blanche agonie où l' on peut simplement rester, le sens éclaté, pure perte, un jour pure rencontre ? du même et non de personne. La foule que nos mains _ et toute main est la nôtre _ ont sacrifiée énerve l' insuffisance de tout geste généreux auquel s' attaquent les circonstances du souvenir giflant notre visage, de la laideur générale l' anéantissant par la force gratuite, totalitaire de l' envie que seule la conscience, dans leur reconnaissance mutuelle, des élus pourra briser, acte de pure hérésie, par l' affreuse peur de l' humilité de toute tentative déchue érigeant un avenir. Il s' agirait d' un vol, le dénominateur commun du mouvement intégral, restituant la première vérité que

The night she fell all around

notre passé à peine dévoilait et dont rêve la détresse encore souillée épurant tout nouvel instant, tout petit pas quotidien et ferme jusqu' à notre incrédulité à résoudre : comment ne quitterait-on pas la larmoyante erreur que l' on doit quitter, son juste droit de réclamer le partenariat où nous ne saurions plus être avec grâce ? L' effort vertical de la foi, lorsque rien ne pullulle encore, ses règlements, sa trahison, presque sensible, quasi légitime, de ce qui simplement deviendra, la rosée du matin finalement partagé, et nous ne sommes toujours pas encore là, est le temps lui-même. Le courage, non confondu, nous manquerait-il d' *Ogni piacer piu grato* voir rigoureusement accompli sur terre, si le fantôme peut annuler la détermination, si la malice reste l' ombre du rite, la distance ne pouvant pas être l' origine ? La séparation semble se fonder sur l' asymétrie de deux parcours humainement inconciliables vers la rédemption ; la jeune femme, apparemment endurcie dans le pêché, glaciale dans sa façon de ne pas aimer ou de ne pas pouvoir aimer, cachant, honteuse, son visage face à la victime, semble se plonger dans sa conscience de la pauvreté du couple amoureux dont l' amour serait, selon elle, et fragile et éphémère. Véritable

deuxième chute, celle que la perte d' une mère aurait engendrée, cette déroute se terminerait sur un départ, la rupture que Nemours connaîtrait par une intensité prometteuse et très limitée, celle d' un vagabondage à Paris se perdant dans le spleen net d' une intimité qui reviendra sur une autre tension, l' attente annonçant son départ à lui. Ainsi devront-ils, plus ou moins sereins, se rendre à la solitude parmi des gens solitaires, sous la suggestion poignante et élégiaque de Boris Pasternak, des professeurs délaissés, une veuve jouant sur sa rayonnante prévaute maternelle, des mal aimés toujours quittant, l' objet remplacé que nous sommes tous dans la détresse d' y avoir été pour ne pas être gardé. Il s' agit inéluctablement d' une faible foule qui laisse deviner la platitude des figurants interprétant la mouvance d' une condition ou vulgaire (et on ne peut plus vulgaire par sa sociabilité, ses messages, c' est-à-dire des malentendus vrais) ou tragique qui leur a été accordée et dont la relation à l' art serait l' éclaircissement. Au fond, l' ironie synthétique de Bach, *Le Clavier Bien Tempéré* sur la mort, faute d' équilibre, sa mélodie constamment reprise dans l' antithèse du maître anglais, humble et isolé dans sa compassion authentique

qu' une belle compassion de soi, héroïque, ne saurait côtoyer face à l' impossibilité de l' autre

So look see the days

qui échoue. Sa santé triste irait de pair avec la survie du talent numérique se suffisant, non comme la danse nostalgique dans le café, au-delà de la médiocrité générale que toute petite fracture, la vente du pardon par l' Église, habiteraient, elle ne partagerait pourtant pas la fraîcheur du jeune cuisinier, l' allégresse unique de son sacrifice dans le plaisir, le regard parfait des jeunes amants purs auquel le cynisme, pauvre et doux, de Chiara Mastroiani ne saurait nuire. Le dialogue avec Manoel de Oliveira suggérerait cette femme mûre et plus libérée, vaguement célibataire et veuve, fuyante aussi dans sa quasi méchanceté complice. Il rejoindrait son fatalisme hors ses valeurs éternelles de la fidélité, outre l' infini juvénile, la parfaite persistance mutuelle des gens heureux qui n' auront pas d' histoire, le sacré consentement, la vertue très vieille sans instinct du couple d' enfants amoureux. Sa lecture de Madame de Lafayette semble, par contre, se réduire aux gens communs, comme nous tous,

dans le privilège stérile de leur malheur, la laideur d' un mari couvant l' épouse noyée dans sa propre faute sans que l' on atteigne la portée de l' intelligence dans la vie. Son honnête Chiara reste figée et amère, comme il faut, elle n' a pas osé coucher avec son fiancé certainement banal, elle a à peine un peu plus que souri, presque sans éclat, et elle a bien fait, car le duc le mériterait moins. La Mastroiani de Christophe Honoré peut être moins décalée, mais ses jeans rejoignent encore le mal sans le malaise ambitieux du cinéaste portugais qui l' efface afin de sauver la femme, ne serait-ce que modestement, si elle n' a pas mérité d' aimer, si elle ne l' a pas su, à choisir entre être à tout prix l' avenir de l' homme ou rien du tout dans le néant immense ou sûrement mineur. Son mouvement oblique semblant correspondre au songe intermédiaire post meurtre à Junie, Manoel Oliveira garde l' exigence universelle de la décence incontournable dont l' épouse s' avère le sacrifice inconditionnel. Son ancienne remise en question parisienne jugerait avec cruauté sainte la liberté sans proportion réfléchie, sa présomption de laïcité qui raterait la discipline épicurienne sans parvenir à refouler le Christ, passé sous silence. Sa longue existence lui a permis de dépasser l' effervescence de toute licence, le haut prix

des révolutions, le crépuscule de l' Occident que l' hypocrisie d' antan n' aurait pu sauvegarder, que les audaces n' ont pas promus, et il est heureux de condamner l' avenir et il est malheureux de l' avoir condamné. Sa respiration maritime serait toutefois la

The endless coloured days

vraie, aussi politiquement incorrecte soit-elle, mâle et repentis ?, elle décélérerait notre soumission à une discipline injuste ne tolérant que l' échappatoire à travers l' artefact du bonheur que l' art banal procure. Sans prendre à corps le libre arbitre, sans cesser, toutefois, de contempler ses sombres frontières, la destinée littéraire de *La Princesse de Clèves* serait notre limite invariable, mon frère, mon semblable universel, à laquelle nous n' ajouterions que des détails insignifiants, d' autant plus que l' époque printanière est elle-même par nature menacée. Sans accéder à ce qu' on aime, toujours puisque l' amour n' y est pas, sans aimer ce qu' on a, l' aimant davantage qu' on ne le croyait, toujours sans être suffisamment aimé, nous restons les prisonniers du concept et non du préjugé, aussi de leurs chagrins

à la fois. Néanmoins, le délicat scepticisme d' Honoré sur la sagesse, débouchant sur, quasi par paradoxe, son renforcement, rejoint la sagesse brutale, honnête du vieux maître lusitanien qui en souffre : il n' y a qu' un sens, il est lui-même l' humilité de rester, malgré nous, et sa raison n' y serait que le plus misérable règne par simple fidélité, une clivoyance unique. Si notre intelligence l' atteint, se dépassant elle-même dans sa misère, l' infidélité nous serait accordée comme un droit majeur afin, toutefois, de réaliser une rigueur majeure de l' amour, tellement fidèle que chaque couple robuste, transgresseur serait la vérité sans pile et face, comme le couple d' enfants oubliant cette sophistication qui s' embrasse. Si Manoel d' Oliveira semble nous renfermer, par une admirable intuition d' autre chose supérieure, dans la tradition, garantie intemporellement en partie par la stupidité nécessaire, l' épouse raide, le mari torturé, un autre insuffisant, qui resteront, Honoré semble s' efforcer de développer la chose d' Oliveira, tout en risquant d' être pris par ce pauvre visage portugais, vers une future résolution de la solitude, encore tristement irrésolue par *La Belle Personne*, celle d' une anthropologie inouïe : le génie de deux princes pauvres qui oseront ne pas rester revêt d' un tel blanc dans la symétrie

à venir. Si la Princesse du 17^e, celle de Manoel, reste la chaste dame des bonnes familles, la cible de leur éducation éternelle, une sorte de moyenne, non géniale, donc, indispensable à la permanence géniale en elle-même, grâce à la triste princesse, sur laquelle vie et mort de tout est axé, Junie, par contre, risque de secondariser le jeu princier. La future épouse qui ne le sera

And go play the game that you learnt

probablement pas a gaspillé sa chasteté, mais elle ne cesserait pas d' être l' avenir de l' homme pour l' avoir perdue, elle renonce, faute de génie, à la symétrie qui ne se résoudra pas dans le présent, tandis que le jeune italien se maîtrise et reste et revient pour la prendre, si beau, dans ses bras qui seront vides. Junie ne serait plus (au moins) la raide aristocrate qui garde, elle est, sans être belle et sans pouvoir l' être , la conséquence de nos démagogies féministes, des laïcités, du salut qui s' achète comme une indulgence rendant toute perte vitale à nous élever l' indigente sentence de mort. Si l' épouse classique échoue le mariage heureux, auquel le simple consentement théologique du matrimoine ne suffirait pas, faute de l' évolution dont l' on peut

avoir besoin, elle ne se perdra pas pour autant que dans les bras de la lumière, sachant précisément rejeter la menace de la facilité afin de vivre la justice possible d' un dévouement souillé par l' inévitable chagrin infligé et l' impossible réciprocité. Notre lycéenne s' est prématurément condamnée et condamne toute jeunesse, car elle vivra sous son propre joug, celui de de s' être perdue sans critère, sans l' assumer que pour s' enfuir, la caricature de la retraite princière, au moins dans la conscience de ne plus se surestimer, mais afin d' apparemment trop mettre en valeur sa pauvre mauvaise conscience sans exiger d' elle-même le vol. Cette jeune femme commune se reflétera dans son insurmontable amour propre qui renferme *a principio* chaque couple dans le caléidoscope du remplacement continuél sans éternité, alors que la souffrance du jeune italien semble offrir l' évidence de la transformation qui le rendrait capable, les deux étant et à des stades divergents et des personnes divergentes. Cette révélation découlerait du décalage graduellement net entre le raffinement en puissance de Nemours qui se déploie et la belle personne actuelle dont le corps fané charitablement offert sur glace n' irait de pair qu' avec l' aumône du bouquin sur Otto, l' ours annonçant qu' il l' est, à qui la pluie manquerait parfois. Si

le mâle essuie fermement sa vie, éloigne sans hésitation les victimes dont il reste la cible sacrifiée, s' agite dans un silence concentré et ému dégageant sa beauté jusqu' à la maladie de sa persistance et de sa dignité, elle rêverait de la constance qu' elle ne saurait nourrir afin de disparaître sans éclat. Le duc se découvrirait dans la protection paternelle de ses étudiants affligés par l' erreur et sa menace et elle s' avèrerait une

From the morning

soudaine émergence de maturité personnelle que le dépassement, très réfléchi, quasi impossible du mode frivole et dégradant de sa vie compléterait. Cette princesse serait à la fois plus et moins bonne que lui, car le fait qu' elle, plus jeune, souffre tant et constitue sa lumière la promet secrètement, bien qu' elle semble ne pas parvenir à réaliser cette rencontre, enfin, dans le sens de la réussir ou de la perdre. Junie jouerait, donc, sur des proportions déterminantes, son côté exigeant une sévérité face au crime perpétré, à sa très humble conscience, une dérision continue, qui la renverrait aussi dans le sens de repropotionner la retraite de Dom Juan, peut-être plus léger et plus courageux

dans son action positive finalement freinée et tendue. Dans la pratique, ils sont seuls, articulés dans ce jeu, leur existence risquant d' être l' attente, le jeu lui-même. Il tendrait, il faut l' espérer, à la vie, à son sens original, reinterprété pourtant, puisque l' on incarnerait la joie du mariage, le rituel génuin et intact, sans se permettre de pousser vers les marges ceux dont la nature encore plus déchue serait, par notre vertue présumée et vraie, l' objet de viol, les vieux lubriques et les putes éternelles, l' existence, les, nous condamnant à jamais sur terre. Le couple annulerait, donc, l' individualisme tragique de la personne, notre temps, se renfermant sur lui-même pour le meilleur (néanmoins, sans réussir à s' en libérer) et pour le pire , prolongé et sec, qui éteint la voie efficace du salut. À moins qu' ils ne s' épanouissent, braves et sans regret, au-delà de l' élu de notre cœur, les codes stricts des belles personnes de la cour d' Henri II donnent lieu plutôt à la femme d' aujourd' hui piétinant sur la déchéance de la femme libérée¹⁴², sur une soi disante complexité qui l' inhibe de vivre pour aimer.

¹⁴² <https://youtu.be/DMhqKe5IKY4>

Le groupe strasbourgeois, *Cookie Dingler*, a, en 1984, produit *Femme libérée* (chanson écrite par *Jöelle Kopf* et *Christian Dingler*) qui rendrait compte de l' irrésolution de notre condition féminine : une femme cachant sa soidisante

And now we rise

Christophe Honoré a beau rejeter la responsabilité de l'adaptation romanesque dans le sens d'assumer « *une proposition de lecture du roman* » à partir de la mémoire de sa lecture, hors la correspondance recherchée de l'époque actuelle. Le cinéaste semble revendiquer ce sens tout à fait personnel « *des romans qui infusent les films* »¹⁴³

superficialité, se nourrissant de clichés de prépondérance ne serait pas pour autant plus solide et plus aimée, « *Ne la laisse pas tomber/ Elle est si fragile* ». Bien qu'elle puisse dépasser les cadres traditionnels d'organisation sociale, le préjugé et le concept, inextricables, s'imposeraient, « (...) *Qui ne l'aimera pas plus loin que l'aurore/ Mais elle s'en fout elle s'éclate quand même* » et elle se découvrirait d'autant plus vulnérable puisqu'au fond elle n'a rien eu, « *Sa première ride lui fait du souci/.../elle a des avis de tout (...)* »

[https://youtu.be/E8fl8 -d hY](https://youtu.be/E8fl8-d_hY)

Les années 80, en France, décèlent les symptômes de la rupture contemporaine. Dans *Désirée*, une création de 1983, Gilbert Bécaud dénonce la malignité des émancipations fausses ou possibles, « *Tu es violence, cadence et décadence* », fondées sur le paradoxe froid, réciproque, « *Comme un ciel sans étoile* » /.../ « *T'as le spleen de ta génération* », très ancré sur le sexe facile et malheureux, « *Je n'ai rien demandé* » /.../ « *Tu pars, tu reviens /.../ On fait l'amour trop tôt, pas bien, mécanique* », débouchant sur la destruction de la femme : angoissée, inhumaine et faible :

« *Tu as l'angoisse de tout, de toi, de l'avenir
Tu caches ta peur derrière ton rire
Oui tu es belle comme le désir
Désirée
Comme je t'aimerais
Si tu savais pleurer.* »

¹⁴³ <http://cinemalefrance.com/fiches/Bellepersonne.pdf>

afin de créer la typologie du cinéaste-écrivain qui lit, tout en rejetant la simple idée de transposition romanesque qui convertirait les cinéastes en lecteurs. Il appartiendrait au cinéma de lire le grand livre du monde et, au-delà de la lecture nouvelle sur la jeunesse la plus récente, dans un épuisant cadre sociologique, puisé aux sources classiques, il s'avérerait l'eau qui coule dégagée sur une toile, dans un mouvement antique de la conscience : jeunesse, amour, Paris. Ces distinctions semblent, toutefois, n'opérer qu'une gymnastique vaine de distinction

« Un roman au cinéma, ça n'existe pas. Ce qui existe, c'est un cinéaste qui a lu. Et pour les cinéastes-écrivains, la possibilité d'une lecture même d'un film. Car les cinéastes-écrivains détiennent ce secret que le cinéma c'est, possiblement et aussi, autre chose qu'une nouvelle écriture. Le cinéma est une lecture. Voilà une idée qui n'est pas exactement la même idée que les bons cinéastes sont des lecteurs. Je me méfie du côté sociologique des films, de l'idéologie qu'ils véhiculent. Pour moi, **La belle personne** n'est pas un film destiné à démontrer quoi que ce soit sur la jeunesse d'aujourd'hui mais porté par ce qu'il y a d'éternel dans la jeunesse. (...) »

<http://www.nytimes.com/2009/03/06/movies/06bell.html>

A.O.Scott considère que « **La Princesse de Clèves**, Madame de Lafayette's 1678 novel of forbidden passions among the aristocracy, long a staple of high school French classes, has been adapted, loosely but conscientiously, into **La Belle Personne**, a film about present-day French high school students » suivant une tradition de transposition filmique des classiques sur l'adolescence. **New York Times** croit, d'une part, que Nemours, « an updated specimen of an old literary archetype », se réduit au « serial seducer tripped up by the force of his own irresponsible passion /.../and his messy life seems to trouble him more as a matter of logistics than of conscience in feeling ». D'autre part, Scott fonde « the magnetic attraction between Junie and Nemours » sur « the beautifully matched faces of the actors who portray them » et ils seraient tous les deux l'incarnation godardienne « of the twitchy young intellectuals ». Et encore...

entre les arts dont *the anxiety of influence* serait encore prisonnière sans savoir atteindre l'unité : vivre comme un art. *La Princesse de Clèves* de Madame de Lafayette est où l'on ne

And we are everywhere

voudrait pas qu'elle soit, outre l'intentionnalité d'ailleurs indéfinissable, car l'éveil de chaque intérêt porté sur elle l'institua en universel. *New Girl Comes to Town : Cue Adolescent Dramatics* classifie le film comme « *an exercise in style, mood and theme than a fully integrated interpretation* » de l'œuvre classique et juge que « *the comic swerves and dramatic twists feel at once dutiful and arbitrary, and supposedly intense emotions are explored with the arch, weary detachment of a school assignment* » afin de conclure que « *it's not so easy to take La Princesse de Clèves out of the classroom* », ce qui est toujours vrai. En ce sens, « *il n'y a évidemment rien de révolutionnaire* », car les fractures sociales seraient censées ne pas en être un des objets, « *à filmer la jeunesse lycéenne et les premiers tourments amoureux liés à cet âge*¹⁴⁴, bien que

¹⁴⁴ <http://www.lesinrocks.com/cinema/films-a-l-affiche/la-belle-personne/>

Serge Kaganski met en valeur qu' Honoré « se recentre avec un certain courage sur le territoire a priori discret des sentiments, de l' amour courtois, de la passion comme 'cosa mentale' ainsi que le pourrait dire Nemours ». Michel Delavaud, dans son bel article *La Noblesse du Cœur*, mettrait l' accent et sur « les amours se révélant aussi dévastatrices et tragiques aujourd' hui qu' au temps d' Henri II » et sur la transposition exemplaire des divers épisodes du roman dans ce qui resterait « cette adaptation modernisant radicalement le roman originel »¹⁴⁵. Il restreindra la portée politique du film à la

« (...) Ce qui est précieux ici, c' est la singularité du regard d' Honoré. Par exemple sa façon de rendre ce film intemporel en même temps de son temps et étranger à son temps, **La Belle Personne** pourrait se passer aujourd' hui, mais le cinéaste y a disposé certains accessoires typiques des années 1970 tel ce tourne-disque. /.../son propos, son champ d' investigation, c' est la croyance ou non en l' amour, autre sujet d' importance au XVIIe comme dans le XXe arrondissement, à Neuilly comme à Bobigny. (...) »

¹⁴⁵ <http://www.revue-eclipses.com/la-belle-personne/critique/la-noblesse-du-coeur-35.html>

« (...) L' adaptation redoutablement intelligente d' Honoré et de son scénariste Gilles Taurand souligne conjointement l' extrême modernité et l' universalité de ce roman primordial, démontrant que quel que soit le contexte spatial ou temporel dans lequel il est situé, le fond de l' histoire reste finalement le même. Car que raconte **La Princesse de Clèves** ? Les souffrances engendrées par les valse-hésitations de l' amour, provoquant jalousies, chagrins, rancœurs et trépas. /.../ Ce que décrit Madame de La Fayette dans son roman est le complexe réseau d' alliances maritales et politiques permettant aux courtisans concernés d' accéder à un pouvoir accru. La description de l' amour réciproque de Madame de Clèves et du Duc de Nemours, rendu impossible par la bienséance et par la vertu imposées par la Cour, peut-être vue comme un regard sur l' emprise de l' apparence sur les membres d' une noblesse enfermée dans ses principes et dans ses codes ; de ce point de vue, encore une fois, on peut dire que derrière le roman psychologique et la tragédie amoureuse se cache

contestation d' une position dite obsolète (une équivoque, à mon avis) de Nicholas Sarkozy sur le chef d' œuvre qui bâtirait, chez Honoré, d' une part, une pure

And now we rise from the ground



innocence de la relation amoureuse, sans calcul, sans alliance délibérée, sans « *le moindre signe extérieur d' un tourment intérieur* », tandis que la violence, d' autre part, s' en emparerait magistralement par contamination.

L' inversion contemporaine la plus poignante offerte par la lecture de Christophe Honoré serait, à mon avis, la malignité féminine, dont le non au duc de Nemours ne peut pas s' avérer l' analyse que toute pudeur constitue dans l' instinct. Au contraire, il contient toute destruction de la femme en tant que valeur humaine et Honoré est clair sur sa responsabilité

un regard poliique et critique à l' encontre d' une noblesse que Madame de La Fayette connaît par cœur. (...) »

satanique. Non seulement la femme actuelle tue, dans la tendresse aussi, dans l' ascension des larmes, dans l' assumption des vers, dans sa reconnaissance de la beauté avide de croissance qui la recherche, même pas dans la liberté qui ne l'est nettement point, elle est incapable d' évolution car ses meurtres sont insurmontables. Sa retraite sans possibilité de lumière la privera de vie tandis que l' homme irrespectueux ne dépassera pas non plus la solitude qu' il a bâtie par sa légèreté possiblement criminelle. Leur conscience _ d' ailleurs relative _ n' est pas en elle-même une rédemption et le cinéaste les jette clairement vers le châtement : sans émotion, froide comme la mort, la jeune femme anéantit la rencontre avec son professeur italien, sa source de mouvement qui éprouvait apparemment et, en fait, la tension de la croissance. Le deuil mythologique de Junie met en valeur finalement une vocation avouée de l' amour infini refusant tout couple réel et Dom Juan l' illustrerait d' une certaine façon aussi par la conscience de mille et trois expériences, encore l' épouse française de Dieu et son reniement. La déception de Nemours, sur un lit qui ne connaîtra pas ces amants, contient et l' anxiété de sa direction blanche et le silence

And see she flies

grossier envers une femme mineure. Comme Char, *_ dans les rues de la ville, il y a mon amour, peut importe où il va dans le temps divisé*¹⁴⁶ Nemours se perdra dans les rues de Paris. Pourtant le poète a perdu et gardé *une épave heureuse* et sait que *dans le grand méridien où s'inscrit son éssor, ma liberté le creuse* et le mauvais amant de Madame de Lafayette n' a rien vécu d' heureux, ne connaît pas de méridien. Le fait qu' il n' y a même pas de transposition du mariage de *La Princesse de Clèves*, aussi blessé soit-il, est axial e le fait que ce mariage n' a point d' enfants est d' autant plus déterminant. J' en soulignerais également l' aveu de l' épouse que la tradition critique considère invraisemblable et que ce film effacerait par son impossibilité historique de sacrement. Un couple sans enfants est sec, la stérilité pouvant être ou un trou ou tout le ciel que les deux délivreront un jour, ce qu' il est peut être décidé sans que les conditions (aussi de joie, toujours suscitant du pragmatisme) de leurs enfants dominant sur le couple : l' ouvrage français du 17^e appauvrit, par conséquent, ces princes

¹⁴⁶ CHAR René, *Fureur et mystère*, Paris, Gallimard, sans date, poème *Allégeance*.

de Clèves et leur permet l'analyse pure du bonheur humain dans les circonstances du compromis formel. L'aveu de la princesse que Nemours écouterait dégagerait du mari et de l'enchantement en puissance et le pire des deux, ce qui permettrait l'éclaircissement du malheur de tous et, donc, la connaissance. Il est bon et, donc, il sera invraisemblable.

La jalousie d'un mari rongé par la mort libérerait l'épouse sûre de la médiocrité de Clèves, la grossièreté de la séduction qui ne saurait pas dépasser la circonstance ne confirmeront que l'intégrité de la princesse ainsi vouée au dépouillement que le chef d'œuvre classique couronne de sainteté. Le malheur et sa conscience se convertiraient en vertu par le don de soi dans l'amour du principe. Elle ne pouvait pas se permettre de correspondre à un fol amour qui ne lui plaisait point, l'attraction n'a pas su être grâce, un mari (un tel mari) reste une convention familiale, un stade de maturité à accomplir, aussi l'expression noire à la fois du préjugé et de la femme honnête. La destinée individuelle s'exprimerait, par conséquent, dans cette contingence de conditions qui ne sont pas insurmontables, mais que l'on rêve de vaincre dans la grandeur. Les héros sont certes vaincus par leur destinée et leur sérénité dans la

And she is everywhere

souffrance vaut tout triomphe des autres qui les envieront éternellement : savoir vivre serait, donc, lutter contre l'insurmontable et recevoir chaque forme, la meilleure. Temps de facilité, le nôtre, sous la perspective d' une mutation, sans mariage, sans enfants, libéré au-delà de l' honneur et des préjugés maternels, des compromis, leurs tensions, produirait la séparation du roman du 17^e par le meurtre de l' humanité minimale aussi sous un masque d' exigence d' éternité. Temps, par conséquent, de solitude désespérée et d' inertie funeste, de dé-couplés (fréquemment dans l' irréalité d' une vie partagée par paradoxe), dont les hommes ne peuvent pas aimer les femmes et dont les femmes ne peuvent pas aimer les hommes, dont les hommes cherchent, donc, des hommes, faute de femmes (et où sont les hommes, à vrai dire ?), il s' anéantit. La fameuse retraite de la veuve, par contre, la soi-disante cime du manque d' épanouissement sexuel, fréquemment confondu avec de la chasteté sainte, est un fait intemporel de maturité ; il s' agit d' une aristocrate. Incomprise dans une frustration algide qu' une

misérable critique féministe¹⁴⁷ dénonce à peine, de Clèves vit ce qu' elle doit vivre, des principes qu' elle ne sacrifiera pas et que sa foi en Dieu identifie avec la chrétienté. Ils ne s' épuiseront point dans les limites criminelles imposées par sa mère dont elle saura, pourtant, dégager de l' inspiration par son respect, ils la limitent à une existence moyenne volontaire impliquant une sorte de sacrifice de son exception, car elle a connu ce que la vie ne lui a pas donné. Nemours aurait pu, aurait su, il n' est pas à la hauteur, la promesse que sa beauté contient blessant une

¹⁴⁷ <http://revuepostures.com/fr/articles/dubois-15>

La construction d' une posture féministe *a posteriori* : le cas Madame de Lafayette

« (...) On comprend bien que, si l' intérêt que l' on trouve à La Princesse de Clèves repose en partie sur le témoignage historique d' une volonté féminine de s' affranchir du joug masculin, la déliaison de l' œuvre et de son auteur peut menacer en quelque manière les constructions de la critique féministe.

(...)

Encore faut-il préciser les choses, au risque de rappeler des évidences : les femmes dont il est ici question, ce sont d' abord des aristocrates qui ont le loisir et surtout, l' éducation nécessaires à la production d' un discours littéraire. Toute division par le genre, dans le domaine, est précédée d' une division par le milieu social.

(...)

(...) Proche de la préciosité féministe, amie des femmes indépendantes, femme forte et libre elle-même, lesbienne si l' on veut, fréquemment des doctes qu' elle surpasse dans la postérité, Madame de Lafayette présentait au féminisme, on le voit, une figure de légende à laquelle il est d' autant plus difficile de résister que son œuvre supposée est riche également de circonstances semblables. (...) »

princesse ne reste qu' une voie et si elle était sacrée, Marie-Madeleine Pioche de la Vergne l' aurait

See she flies all around

rapprochée de la veuve. Tout commérage courtois, tout adultère et son pêché de mort (qu' un mari met tristement en relief aussi afin de protéger l' épouse, hors la belle proportion), des stratégies et des envies doivent être vidées à tout prix par l' indépendance de soi. La faute qu' elle éprouve est celle des femmes immenses qui non seulement ont été touchées par la perfection divine comme, par conséquent, ont une conscience très élevée de ce qu' elles peuvent exiger d' elles-mêmes dans le sens de rendre parfaites les circonstances que la vie leur ont accordées. Le remords n' existe pas dans la retraite finale et si la solitude, au sens amoureux du mot, a hélas triomphé, la promiscuité n' a pas su la vaincre¹⁴⁸. La mort de Monsieur de

¹⁴⁸ DUBOIS François-Ronan, *Pertinence et apories d' une lecture féministe de La Princesse de Clèves au regard de la théorie queer*, in *Romanica Silesicina*, 2013, 8 (1), pp. 129-137. L' auteur, page 4, considèrera que :

« (...) Le rejet de l' amour est un rejet du monde et de ses logiques de pouvoir. Le renoncement est un acte héroïque parce que tragique : certes, Madame de Clèves échappe à la société patriarcale, en n' étant plus ni l' épouse ni la fille de personne, en se soustrayant à l' organisation érotico-politique de la cour, mais elle paye sa liberté au sacrifice de son existence et sa mort prématurée souligne plus que jamais

Clèves est nettement la conséquence directe de ce que Madame de Clèves est, elle n' a pas pu s' empêcher d' être ce qu' elle était et ce qu' elle était le tuait, cette princesse le savait non sans tristesse. Néanmoins, ce deuil a sa beauté dans notre vie faite de toute chose et tout lui offrant la joie car tout est sacrifice. Le fait

l' oppression subie par les femmes, que d' autres personnages du roman, à des degrés divers, ont pu également incarner. (...) »

Il affirmera également, page 3, que « *plutôt qu' un personnage, Mademoiselle de Chartres semble être un objet qu' il s' agit de vendre ou plutôt d' échanger contre un prestige social. Parée des bijoux qu' elle achète lors de sa première rencontre avec le prince de Clèves, entièrement réduite à son apparence séduisante et à l' ampleur de sa fortune personnelle, Mademoiselle de Chartres est une marchandise qui circule dans l' économie patriarcale et sert à contracter, renforcer ou défaire des relations de pouvoir. (...) »* Encore, page 4, « *(...) Le mariage finalement arrangé entre Mademoiselle de Chartres et Monsieur de Clèves n' a rien de l' union amoureuse d' une jeune femme à son amant ni rien non plus, et il faut le souligner, du mariage tumultueux et humiliant de la même jeune femme à un mari méprisable ; en d' autres termes, ce mariage n' a absolument rien de romanesque : il n' est que l' expression banale des jeux de pouvoir au sein de la cour royale et, à ce titre, une illustration par l' exemple des principes généraux développés dans les premières pages de la nouvelle. (...) »*

François-Ronan Dubois est le paradigme, non seulement dans cet essai, de la vacuité critique parée de terminologie abondante. Il est évident que Madame de Clèves ne rejette point l' amour dont il n' est pas question dans les termes définis par cet auteur ; nous sommes tous des objets économiques, la conscience et la destinée dépassent, sans les nier, les conditions patriarcales, dont les hommes, d' ailleurs, sont aussi les victimes. Nous sommes tous des opprimés et des marchandises, nos mariages, le sien, sont tous d' une certaine façon romanesques, le sacrifice étant lui-même une liberté fantastique.

que l' épouse reconnaît quotidiennement aussi bien le cadavre d' un mari que ce qu' elle ne vivra pas s' avère une épreuve de

So look see the sights

grand bonheur à lire en tant que telle. Tout est bonheur : le bonheur l' est, ne pas l' avoir l' est, y renoncer (ce qui n' est pas une décision au sens pur) dégage la majesté de l' être. Le Jansénisme en France, à l' âge classique comme actuellement, éclaircira le tissu et de l' ouvrage et de l' Europe : plus que prendre un cercle pour le caresser¹⁴⁹, Ionesco nous dira qu' il deviendra vicieux, en matière critique, une toile d' araignée comparée de la production de Madame Lafayette renvoyant plus que clairement à l' Angleterre (à Henriette d' Angleterre, plus

¹⁴⁹ DUBOIS François-Ronan, *La Princesse de Clèves est une oeuvre sans avenir*, Université Stendhal- Grenoble 3, Unité de Formation et de Recherche Lettres et Arts, Département de Lettres Modernes, s.d., 1. *Deux discussions sur La Princesse de Clèves (1678-2009)/ 1.1 Les discussions des années 1678-1679*, page 18 :

« (...) En janvier 1678, le numéro ordinaire du journal comporte une nouvelle intitulée « la Vertu Malheureuse », dont l' histoire ressemble à celle de la Princesse de Clèves et comporte même une scène d' aveu de l' épouse à son mari, épiée par son amant (celui de l' époux). En avril de la même année, après la parution de la nouvelle, le **Mercure Galant** propose à ses lecteurs une question galante, fondée sur l' histoire de **La Princesse de Clèves**. Il s' agit pour les lecteurs d' envoyer à la rédaction du journal leur sentiment à propos de la scène de l' aveu, d' expliquer si, selon eux, la Princesse a bien fait d' avouer à son époux qu' elle aimait un autre homme. (...) »

Ce chercheur développe, dans ce travail, une étude indispensable.

concrètement) s' impose. John Campbell tiendra à une position critique sur ce que Bernard Pingaud considérait arbitraire, le roman se résumant en une phrase « *M. de Clèves aime sa femme, qui aime le duc de Nemours et qui est aimée de lui.* » et des lectures « *aucune/.../ne s' imposant, toutes sont plausibles, en tout cas discutables.* ». Dans **Questions of Interpretation on *La Princesse de Clèves***¹⁵⁰, il soulignera :

« (...) *Like as the waves make towards the pebbled shore, each new reading comes crashing down in its predecessor, only to be itself engulfed by its successor. Wave after wave of intelligence, sensitivity imagination and ingenuity keep pounding down on a seemingly unrelenting text. Could we all be reading the same book ? (...)* »

The endless summer nights

¹⁵⁰ CAMPBELL John, **Questions of Interpretation on *La Princesse de Clèves***, 1986.

<http://www.stepsquare.com/Questions-of-interpretation-in-La-Princesse-de-Clèves--or--cJohn-Campbell/8/hgdbgg>

Cette approche est mise en valeur par Campbell qui part du jugement de Madame de Lafayette, 1678, selon lequel “*On est partagé sur ce livre-là à se manger.*”, et de celui de Roger Bussy-Rabutin, le cousin de Madame de Sévigné et l’ auteur de l’ ***Histoire amoureuse des Gaules***, piétinant sur le fameux aveux de l’ épouse le jugeant “*extravagant; hors le bon sens d’ un roman à plaisir, à son tour hors une histoire véritable*”. Bussy ajouterait qu’ “*Il n’ est pas vraisemblable qu’ une passion d’ amour soit longtemps, dans un coeur, de même force que la vertu.*” Déjà le ***Mercur*** ***Galant***, deux semaines après le succès éditorial, dans sa rubrique consacrée aux “*questions galantes*”, aurait exploité le sujet.

« *A novel of experience and refusal* »¹⁵¹, le roman de Marie-Madeleine mêlerait toujours l' amour aux affaires dans cette cour aux belles personnes, Henri II ayant un fils qui épousera Marie Stuart, la Reine Dauphine, charmante, le noyau des intrigues. D' un côté, il y aurait les De Guise et le Cardinal de Lorraine, de l' autre, Antoine et Louis de Bourbon, princes de sang, le prince de Condé, ce dernier devenant le chef de file des protestants sous les Guerres de Religion, tous les deux soutenant le connétable Anne de Montmorency, le favori du roi, le duc de Guise étant toujours le préféré de la Reine, alors que la duchesse de Valentinois favorise, par rivalité, le connétable...En effet, la « *Première Partie* » du roman s' établit sur l' éloge superlatif de la

¹⁵¹ Idem, *ibidem*, passim.

Campbell affirmera que l' "on peut parler indéfiniment de la princesse et de ses raisons" et que Madame de Lafayette aurait elle-même noté, en 1678, qu' "on est partagé sur ce livre-là à se manger. Dans le *Mercure Galant*, après le succès éditorial, de juillet à octobre 1678, des correspondants, des jeunes futurs mariés qui craignaient de ne pas être si sûrs de leurs sentiments, un autre soutenant qu' une femme "*ne doit jamais se hasarder à donner des alarmes à son mari*", la confidence étant pernicieuse, "car elle trouble la paix des ménages". Une porte-voix féminine traduirait, en plus, l' unanimité de ses amis sur le fait qu' une femme doit "éternellement combattre et mourir même dans les combats/.../plutôt que de désoler un époux: elle devrait garder la "suprême galanterie" du silence et ne pas procéder comme le "dernier bourgeois" qui ne saurait point soutenir avec élégance une belle passion dans la "*simple tendresse respectueuse*."Fontenelle, sous anonymat, varierait sur la logique du récit, outre la réduction à la bienséance. L' intervention de Fontenelle devrait être l' objet d' une lecture très fine.

magnificence de ce règne , aussi celui du dessin des personnages. Henri II est galant, bien fait et amoureux, sa passion pour Diane de Poitiers est violente au bout de vingt ans, admirable dans tous les exercices du corps, l'oisiveté de la cour étant extrême, des parties de chasse et de paume, des ballets, des courses de bagues ou de semblables divertissement..., les couleurs de Mme de Valentinois étant partout, la reine partageant volontiers le roi. Le texte mettra en valeur l'absence de jalousie de la reine, mais il en soulignera sa profonde dissimulation, le jugement de ses sentiments dirigés par la politique s'avérant difficile, obligeant la reine à s'approcher de la duchesse afin d'approcher ainsi le roi et un cercle de ce qu'il y avait, d'après le roman, de plus beau et de mieux fait, une cour de tant de beaux sujets, d'hommes admirablement bien faits, la nature accordant aux princes et aux princesses la beauté suprême. Elizabeth de France, à l'esprit supérieur, incomparablement belle, Marie Stuart, parfaite dans le corps et dans l'esprit, sensible aux arts et à toutes belles choses, vivront dans une atmosphère favorable aux exercices du corps pratiqués par

And go play the game that you learnt

un nombre infini de princes et de grand seigneurs d' un mérite extraordinaire : le roi de Navarre était proche du duc de Guise, un prince aimé de tout le monde. Le prince de Condé contraste par son petit corps peu favorisé de la nature, à l' âme grande et hautaine, pourtant, aimable aux yeux des femmes. Le duc de Nemours est un chef d' œuvre de la nature et le moins admirable en lui était sa beauté, sa valeur le mettant au dessus des autres, outre son agrément, son engouement plaisant à tout le monde, une élégance de vêtement suivie de tout le monde, sans pouvoir être imitée, un air unique qui concentrait toutes les attentions, il avait beaucoup de maîtresses, mais on ne pouvait pas deviner celle qu' il aimait véritablement, était proche de la reine Dauphine, on ne peut plus belle, maîtresse de sa personne et de l' Etat, était la nièce de M. de Guise, dont la grandeur inquiétait cette duchesse. Elle avait retardé le mariage du dauphin avec la reine d' Ecosse. Les de Guise, dont le prince de Condé est le chef de file protestant, aspiraient à s' égarer aux princes de sang, le roi reposant son pouvoir sur la confiance du duc de Guise, mais devait se soumettre aux yeux de l' amant, la duchesse de Valentinois et quoiqu' elle n' eût plus de beauté, elle gouvernait

le roi. La cour était partagée entre MM. De Guise et le Connétable, qui était soutenu des princes de sang, catholiques et protestants avaient toujours songé à gagner la duchesse de Valentinois, qui n' y pouvait graduellement rien, mais retardait le mariage du dauphin avec Marie Stuart, les de Guise épousaient les Connétables, le duc de Guise avait de plus en plus de grandeur. Le prince de Clèves racontait à son épouse quasi pécheresse les intrigues de Sancerre et de Mme Tournon, finalement peut-être un personnage fictif, pour lui faire voir la réalité où les apparences sont toujours trompeuses, M. d' Anville, deuxième fils du Connétable, marié à la petite-fille de la Valentinois, était très amoureux de Marie Stuart, l' histoire peut-être enjolivée, d' Anne de Boleyn longuement racontée par la dauphine à Mme de Clèves. Sous la bienséance et son débat apparent se dissimulent des enjeux politiques, des Croisades, ignorés et cachés, comme de nos jours, où les gens beaux perdent leur bonté. Dans les rues de Paris il y a mon amour.

From the morning